

vertissent les valeurs parentales et, en dernier lieu, celui des spécialistes du hockey, le seul qui puisse dominer et réduire à néant l'influence de l'école. En effet, "M. René Lecavalier [. . .] fait des analyses avec plein de mots que Mademoiselle Chouinard [la maîtresse d'école] connaît pas"; grâce à ces "mots nouveaux", le narrateur acquiert un savoir qui lui permettra d'en imposer à la plus que répressive Mademoiselle Chouinard: "Le dernier que j'ai appris c'est VRAISEMBLABLEMENT. Il le dit à chaque fois qu'il y a un dégagement *vraisemblablement refusé*. L'autre fois je l'ai mis dans une composition à l'école et Mademoiselle Chouinard a vraisemblablement beaucoup aimé ça parce que j'ai eu 90".

Toutefois, en dernière analyse, le lecteur finira par mettre en doute la naïveté retorse du narrateur car ce dernier se révèle aussi fermé que l'institutrice. Son équipe ne compte-t-elle pas un joueur surnuméraire, auquel on ne peut faire confiance puisqu'il "haït ça le hockey", qu'il "aime mieux les livres de M. Jules Verne" et que "c'est pour ça qu'il porte des lunettes"? Et pour achever ce portrait déjà convaincant, n'est-il pas "le seul qui rentre chez lui la première fois que sa mère l'appelle"? Le lecteur ne pourra que sympathiser après coup avec Mademoiselle Chouinard pour qui le héros reste "un bébé de maternelle"; le livre se clôt sur un étrange constat d'échec, sur une impression de vide culturel que ne pourra combler la découverte de *Tintin au Tibet*: "J'ai dix ans et je sais pas trop ce que je vais faire cet été". D'où, sans doute, la valeur exemplaire de la mise en garde dans la préface: "Quand les gens me parlent des lectures de jeunesse qui ont été les plus déterminantes pour leur développement de la personne, ils mentionnent toujours Jules Verne ou Jacques Prévert ou Saint-Exupéry. Moi aussi je dis ça. Mais c'est faux. C'est Henri Richard"; d'où, une fois le livre fermé, le malaise du lecteur qui pressent que sa culture – la culture du "p'tit Norbert à sa maman" – est dévalorisée sinon ridiculisée, et qui soupçonne enfin pourquoi la seule culture acceptable reste toujours celle des autres, celle de la majorité, celle des "vrais hommes".

Daniel Chouinard enseigne la littérature française à l'Université de Guelph.

ROMAN DES ORIGINES ET ORIGINES DU ROMAIN

Marcus, fils de la louve. Michel Guay et Jean Bernier. Montréal, Quinze, 1988. Coll. Les Aventures de l'histoire. 230 pp., 9,95\$ broché. ISBN 2-89026-370-3.

La marquise sortit à cinq heures. C'est ainsi que Valéry résumait, selon Breton, tout le problème de l'arbitraire du récit, et il faut avouer que ce n'est pas

en substituant Marcus à la marquise que l'on puisse remédier au malaise qu'éprouvait le poète devant la contingence du genre romanesque. "Marcus s'élança vers l'atrium. . . Marcus entra dans un atelier où l'on soufflait le verre. . . Marcus profita d'un éclat de rire qui envahit un instant la taverne pour avaler une rapide gorgée d'hydromel. . ." On a beau multiplier les formules en changeant de couleur locale, il n'en reste pas moins que cette histoire d'un jeune Romain – qui se déroule, nous dit-on, "à l'aube du règne d'Octave Auguste" – est pétrie de détails non motivés et d'incidents gratuits. Mais ce n'est là qu'un symptôme du mal profond, qui réside plutôt dans le fait que le récit ne parvient pas à s'affranchir de la tutelle des ses déterminations didactiques: l'histoire ici n'échappe jamais à l'emprise de l'Histoire.

"Fruit de la collaboration d'un historien et d'un écrivain, chaque roman de la collection "Les aventures de l'histoire" brosse le tableau d'une époque à travers une intrigue captivante mettant en vedette de jeunes héros." Tel est le but annoncé de cette nouvelle série jeunesse lancée par les Éditions Quinze, et la prière d'insérer de ce premier texte, qui se trouve à la page couverture-arrière, résume assez fidèlement la situation dont se servent Michel Guay et Jean Bernier pour mener à bien leur tâche commune:

Marcus Métellus s'apprête à rentrer à Rome après une année passée à Alexandrie, en compagnie de son père, un haut fonctionnaire romain. Il se réjouit à la pensée de revoir sa maison, mais la perspective de reprendre ses études de droit ne lui sourit guère.

C'est alors qu'il fait la connaissance de Petkouï, un orphelin aux origines mystérieuses. À première vue, le jeune Égyptien a l'air d'un garçon comme les autres; pourtant le sort semble s'acharner sur lui et, bien contre son gré, il va entraîner Marcus dans une suite d'aventures qui les conduiront des bas-fonds de Rome jusqu'aux marches de l'Empire.

Va pour les aventures, encore qu'elles ne soient que trop rarement "captivantes". Va aussi pour le roman familial de "l'orphelin" Petkouï dont le mystère fournit le seul moteur de l'intrigue et sa seule résonance psychologique. Va encore pour le motif de la quête, qui prête au roman une semblance de structure tout en prouvant que, en effet, tous les chemins mènent à Rome. Mais pourquoi Alexandrie? Pourquoi cette expédition – apparemment dépourvue de toute valeur thématique, psychologique ou structurale – à Syène aux environs de Memphis? Pourquoi ce voyage de vingt-sept jours qu'il faut au navire pour parcourir le trajet depuis Alexandrie jusqu'à Athènes en passant par Tyr, Sidon et Byblos? (Nos jeunes héros se posent sans doute la même question, car le narrateur trouve nécessaire de nous expliquer que "le capitaine syrien avait négligé d'informer ses passagers que son navire ferait halte dans tous les ports importants de la Méditerranée entre Gaza et Antioche.") Pourquoi la Gaule? Pourquoi Taurini, Gesdaone, Brigantio, Massilia? Pourquoi enfin toutes ces notes en bas de page qui nous apprennent à distinguer l'atrium du péristyle et le tablinum du triclinium? Tout cela, semble-t-il, pour assurer la mainmise du savoir sur le monde décrit, la réappropriation d'une culture par

l'empire des mots. Entre l'archéologie et la géographie, le savoir se fait encyclopédique: le cercle du voyage devient celui du savoir, les limites de l'Empire romain tracent celles du discours dont on se sert pour le cerner. Et à la fin ce n'est plus le globe mais la tête du lecteur qui, comme celle de Petkouï, tourne devant tant de découvertes: "D'abord, j'étais Égyptien, puis j'ai appartenu à la maison d'un Grec, ensuite je suis devenu Romain quand ton père m'a affranchi, hier j'ai cru que j'étais Gaulois et aujourd'hui je redeviens un Romain! La tête me tourne!" (p.191).

La note à la page 125 du roman nous apprend que le grammaticus est le professeur qui initie ses élèves de douze à seize ans à la grammaire et à la poésie. Dommage que Michel Guay et Jean Bernier aient préféré à la grammaire et à la poésie de Rome son vocabulaire. Dommage aussi que l'initiation ait cédé le pas à l'initiation. Après tout, la marquise aurait pu rester à la maison.

Anthony Purdy est professeur de français à l'Université de l'Alberta.

MINI-REVIEWS

The ballad of Mr. Tubs. Pierre Houde. Trans. Alan Brown. McClelland & Stewart, 1988. Unpag., \$14.95 \$6.95 cloth, paper. ISBN 0-7710-4225-6, 0-7710-4226-4.

A book written and illustrated by an experienced film artist, *The ballad of Mr. Tubs* conveys something of the sequential techniques film makers are comfortable with. An unaccompanied first page moves in with an aerial shot, and it is only on page two that readers are brought down to earth as the text begins and alternates with full facing pages of richly painted somewhat sentimental illustrations. Mr. Tubs is a musician who wishes to escape from the ground in order to listen to the Earth make music. It is perhaps this rather exotic idea that is offputting; in any case, though Mr. Tubs does become airborne the story itself never really gets off the ground.

Allan Sheldon teaches *Children's Literature and English* at Medicine Hat College in Alberta.